

Trieste par amour de la liberté

PAR CHRISTOPHE SOLIOZ

Dans l'ombre d'Italo Svevo et d'Umberto Saba, Giani Stuparich (1891-1961) appartient à la génération des grands écrivains triestins partageant la même fibre mitteleuropéenne. Il est le porte-flambeau de l'héritage de Scipio Slataper qui, mort sur le front en 1915, laisse pour legs son unique livre Mon frère le Carso. Texte majeur qui, comme le soulignent Angelo Ara et Claudio Magris, « identifie la triestinité à la conscience et au désir d'une différence effective mais indéfinissable, authentique quand elle est vécue dans le secret de l'intériorité affective, et faussée sitôt qu'on la proclame, qu'on l'exhibe » – âme triestine qui se love entre les mots de Une année d'école.

GIANNI STUPARICH UNE ANNÉE D'ÉCOLE

Trad. de l'italien par Carole Walter
Verdier poche, 2024, 96 p., 9,50 €

Tel est le ressort de l'écriture de Stuparich, qui se veut un hommage à son « grand frère » Scipio : dévoiler sans exhiber, dire sans trahir le secret de Trieste. « Triestinité – vitalité et mélancolie, nostalgie de pureté qui s'aperçoit de toutes les compromissions mais même quand elle y cède n'oublie pas que ce sont des compromissions et ne s'en laisse pas accroire. Exigence adolescente de la vraie vie, conscience sénile de la vie fausse [...] » – Magris pense ici à Slataper, mais on ne saurait mieux résumer le roman de Gianni Stuparich. Ce petit bijou nous offre, dans une langue dépouillée allant à l'essentiel, l'écho d'un amour aux prises avec un besoin effréné de liberté.

Il serait quelque peu simpliste de réduire ce court roman aux seules intempéries de l'amour suscitées par l'arrivée au lycée de Trieste en 1909 de la jeune et brillante Edda Marty – première et seule femme en terminale servant de préparatoire à l'université. Afin d'éviter toute méprise, Edda signifie clairement qu'elle souhaite avoir des « compagnons », des amis et non des amants : « Vous ne m'avez pas comprise. Moi je voulais juste être l'un de vos camarades, mais vous m'avez toujours repoussée et ramenée à mon sexe, vous m'avez obligée à rester une femme pour que je vous fasse du mal. » Ce qu'elle est venue chercher par amour de la liberté à Trieste, c'est sa triestinité, sa différence – en termes d'identité communautaire et d'identité de genre. Son intégration témoigne de la pression amalgamante de l'italianité citadine ; comme l'analysent Ara et Magris – qui mentionnent du reste à titre d'exemple Edda Marty ainsi qu'Elody Oblath, la première épouse de Stuparich – ce processus « prend souvent l'aspect d'un choix de valeurs et de vie, d'une adhésion à une civilisation considérée comme plus en accord avec l'esprit de l'époque » et de rappeler que « l'existence d'une société jeune et neuve, sans hiérarchies et sans barrière » est ce qui attire bien des gens à Trieste – et c'est bien entendu le cas d'Edda.

Le récit de Stuparich mené tambour battant décline l'amour : de l'autre, de la vie, de la liberté,

du savoir, de la patrie et de l'espace urbain. Il révèle également la « triestinité noire » qui décime une génération, on pense aux suicides du frère Carlo Stuparich, de l'amie Anna Pulitzer, du camarade Angelo Vivante, et du philosophe Carlo Michelstaedter. On en retrouve la trace dans le roman : alors que Pasini échoue dans sa tentative de suicide, tant Mitis qu'Antero sont tentés de mettre fin à leurs jours. Loin des clichés, au moment du crépuscule, Trieste prend parfois d'autres tonalités : « Des nuées incendiées, une mer transformée en lacs et courants de lave, les monts livides et turquins ; et Trieste, au milieu, comme prise de fureur bachique : elle est inondée par des hurlements de flammes, par ses terres, elle dévale des pentes avec des sauts violents de couleurs et de lumière, elle se fond terriblement avec l'incandescence de la mer » (Giani Stuparich, extrait de *Variazioni Trieste*).

Au-delà de quelques ressemblances superficielles avec le roman d'adolescence de Valery Larbaud, *Fermina Márquez* (1911), tout est plus fort dans *Une année d'école*. À mi-chemin entre la nouvelle et le roman, la force du texte de Stuparich réside dans la reconstruction poétique d'un matériel autobiographique qui irrigue tous ses écrits, même si, dans ce texte, l'auteur avance masqué. Stuparich joue avec la chronologie de l'histoire, il altère ainsi le séquençage afin de gagner en efficacité narrative, et se joue de l'Histoire : rédigé et publié (1929) alors que Trieste se trouve désormais annexée au Royaume d'Italie depuis 1921, le roman renvoie à l'année scolaire 1909-1910, alors que la ville est partie intégrante de l'Empire austro-hongrois.

Cette recontextualisation permet de mettre en évidence l'ambiance crépusculaire qui précède l'effondrement de la double monarchie et de donner plus de tranchant à la montée des nationalismes, ainsi qu'aux différentes formes d'irrédentisme présentes dans le récit. Rappelons brièvement que l'irrédentisme « culturel » propose un rattachement culturel de Trieste à l'Italie et s'inscrit dans la

perspective d'une Europe fédérale fondée sur la coexistence pacifique des peuples ; cette orientation est défendue par le socialiste Angelo Vivante, Slataper et Stuparich – Giorgio Antero dans le roman. À cela s'oppose l'irrédentisme « politique » exigeant un rattachement territorial à l'Italie, option prônée par les nationalistes tel Fauro Timeus – Mitis dans *Une année d'école*. Enfin et surtout, cette année-là Stuparich était étudiant en terminale dans le lycée classique de Trieste dans la même classe que Maria Prebil – Edda Marty dans le récit. C'est dans ce même lycée qu'il commence en 1919 sa carrière d'enseignant – lycée fondé en 1863 qui offrait la possibilité d'un cursus en italien ; l'établissement reçut en 1912 le nom de Dante Alighieri, appelé aujourd'hui « ISIS Giosuè Carducci - Dante Alighieri ».

Le caractère autobiographique de ce roman, qui fait le récit d'un amour de jeunesse de l'auteur et de la passion de la liberté de Maria Prebil, est pratiquement inaccessible au lecteur francophone qui n'aurait pas recours à la précieuse postface de Giuseppe Sandrini à l'édition italienne publiée par Quolibet en 2022. Complétons en mentionnant une non-rencontre pour le moins symptomatique : bien des années plus tard, Maria Prebil, devenue entre-temps une pédiatre renommée à Milan, refuse de donner suite lorsque Stuparich la contacte. Façon de lui rappeler son choix à elle et de le renvoyer au roman.

Retour au temps du récit en compagnie d'Edda : « Peut-être qu'une heure avant, si Antero était venu chez elle et lui avait résolument fait cette proposition : "marions-nous", elle aurait dit oui. Le réveil eût été terrible : se retrouver faible, odieuse à elle-même, à jamais naufragée. » Éviter à tout prix un tel naufrage, tel est le message que lui a laissé sa sœur Hedwig, morte de tuberculose : « Si tu cèdes aux hommes, ils t'enlèveront ta liberté. » Ce roman de formation ne se laisse donc pas réduire à l'histoire d'un sublime amour impossible, c'est aussi celle d'un choix pleinement assumé accentué par le narrateur : « Elle avait surmonté les obstacles qui l'empêchaient d'aspirer à la liberté, elle s'était engagée sur le

chemin qui y conduit. » À l'heure du bilan, Edda saisit que « [l']amour ne devait pas être pour elle un esclavage ; pas plus qu'elle ne devait aspirer à être la conquérante, la femme fatale, qui au fond est tout aussi faible et servile, ayant seulement les apparences de la force et du pouvoir ; il lui suffisait de ne jamais perdre la maîtrise d'elle-même et de pouvoir se désengager quand elle le voulait des filets de l'amour ».

La farouche indépendance d'Edda incarne l'âme triestine, une âme composite irréductible à toute définition unitaire. Là réside la modernité de cette figure qui prend acte tant de la décadence de l'homme traditionnel que de la désagrégation de toute culture universaliste et unitaire. En opposition aux figures nationalistes de l'irrédentisme exposées dans le roman, Edda donne l'image de l'indicible et magique pluralité triestine charpentée par la culture austro-hongroise et slave qui sont le miroir de ses origines.

Trieste est un avant-poste de toute quête identitaire, le lieu où la rencontre de multiples cultures, religions, communautés nationales et langues produit paradoxalement un vide d'identité – expérience limite renforcée par la crise du progrès, le malaise de la civilisation et un empire au bord du gouffre. Un tel lieu invite forcément à reconstruire son identité en termes de liberté, loin de toute logique de domination.

C'est dans ce sens qu'Edda ne peut être que triestine. Elle donne à comprendre que Trieste ne peut être qu'un territoire libre. On sait que tel fut au sortir de la Seconde Guerre mondiale le statut de Trieste. Mais le statut juridique d'un territoire n'a rien à voir avec l'espace littéraire qui semble le seul à même de donner une consistance à un espace à la fois « singulier pluriel » et libre. On doit à Ara et Magris cette heureuse formulation « [L]a triestinité existe dans la littérature, sa seule vraie patrie, autrement il est impossible de la situer avec précision. Trieste, plus peut-être que d'autres villes, est littérature, sa littérature. »

POUR ALLER PLUS LOIN :

Ara Angelo et Magris Claudio, *Trieste, une identité de frontière*, Seuil, 1991
Bosetti Gilbert, *Trieste, port des Habsbourg 1719-1915*, ELLUG, 2016
Magris Claudio, *Microcosmes*, Gallimard, 1998
Pahor Boris, *L'Appel du navire*, Phébus, 2008
Slataper Scipio, *Mon frère le Carso*, Héros-Limite, 2023
Stuparich Giani, *Ils reviendront*, Éditions Alinea, 1988
—, *L'île*, Éditions Verdier, 1989 (rééd. 2019)
—, *Femmes dans la vie de Stefano Premuda*, Christian Bourgois Éditeur, Paris, 1990
—, *Trieste dans mes souvenirs*, Christian Bourgois Éditeur, Paris, 1999
—, *L'Année 15. Journal de guerre*, Éditions Verdier, Paris, 2019



Wanda Wulz, portrait de Marion Wulz, 1930 (env.)